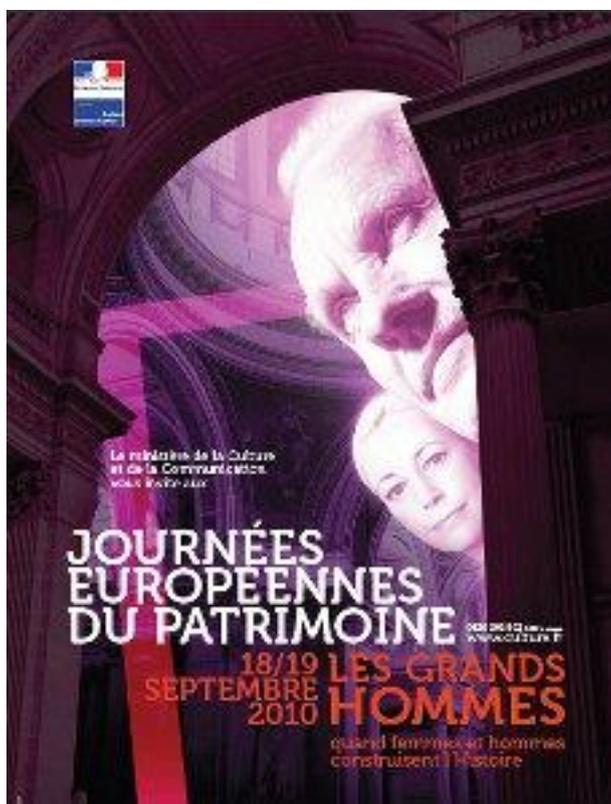


Quelques figures d'Instituteurs recensées dans le cadre du thème 2010 des Journées Européennes du Patrimoine



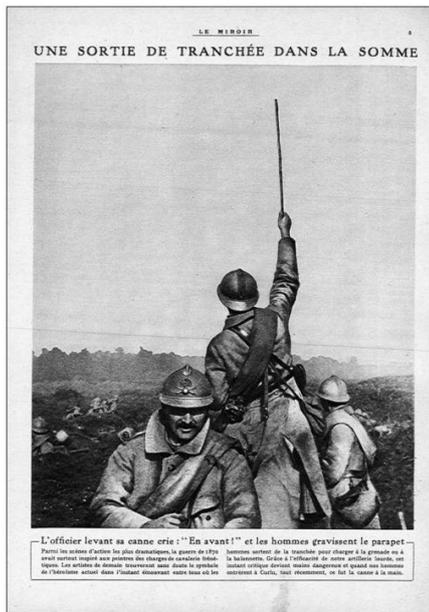
Septembre 2010

La Maison d'Ecole de Pouilly le Fort

Alain Sautier

Les instituteurs dans la guerre de 14-18

Souvent officiers ou sous-officiers de réserve, les instituteurs se sont retrouvés en première ligne pour conduire les charges jaillissant des tranchées. Toutes les Ecoles Normales d'Instituteurs (devenues IUFM, ou transformées en lycées, en locaux administratifs...) ont une plaque ou un monument à la mémoire des anciens élèves ou professeurs morts pour la France. A l'E.N.I. d'Arras (Pas-de-Calais), on compte 230 noms sur ce mémorial.



source : Ivan Pacheka, <http://memoiresdepierre.pagesperso-orange.fr/alphabetnew/a/arrasinstituteur.html>

La moitié des instituteurs mobilisés y ont laissé la vie. Parmi eux, **Louis Pergaud** (présenté par ailleurs), prix Goncourt en 1910, disparu en 1915 à 33 ans ; un célèbre fils d'instituteur, **Alain-Fournier**, auteur du livre *Le Grand Meaulnes*, est tombé aux Eparges sous Verdun dès septembre 1914.



Dans cette période infernale, il en est même qui ont été fusillés "pour l'exemple", tués par les balles de leurs frères d'armes, comme le caporal **Théophile MAUPAS**, instituteur au Chefresne (Manche), l'un des quatre caporaux de Souain exécutés à Suippes (Marne) le 17 mars 1915 pour stimuler le moral des troupes qui ne montaient pas à l'abattoir d'assez bon cœur selon les officiers généraux. Il faudra toute la persévérance de son épouse Blanche (institutrice au Chefresne elle aussi) pour obtenir la réhabilitation des victimes de cette imbécile ignominie.

(ci-contre : *Monument des caporaux de Souain à Suippes (Marne)*)

source : [http://www.crdp-](http://www.crdp-reims.fr/memoire/lieux/1GM_CA/monuments/suippes_caporaux_souain.htm)

[reims.fr/memoire/lieux/1GM_CA/monuments/suippes_caporaux_souain.htm](http://www.crdp-reims.fr/memoire/lieux/1GM_CA/monuments/suippes_caporaux_souain.htm)

Certains instituteurs en sont revenus gravement diminués, comme **Célestin FREINET**, 21 ans à l'époque, tout juste sorti de l'ENI de Nice, qui raconte :

*Ma belle canne en serpent que j'avais coupée à Vrigny, je l'ai perdue. Je la cherche désespérément, pressentant l'immense malheur... Oh ! J'en suis sûr, si je l'avais retrouvée, je serais encore comme vous, et je chanterais et je rirais... je ne serais pas un pauvre mutilé. Je marchais droit devant ma ligne de tirailleurs, regardant, sur la côte en face, monter le 2e bataillon, précédé du feu roulant. Un coup de fouet indicible en travers des reins: «Pauvre vieux... c'est ta faute... Il ne fallait pas rester devant... tu n'aurais pas reçu ce coup de baïonnette.» J'ai ri - je croyais qu'un soldat m'avait piqué par inadvertance, et je voulais l'excuser - j'aurais voulu cacher ma douleur... je suis tombé... Qu'elle était bête cette balle! Par le milieu du dos, le sang gicle... Ma vie part avec... je vois la mort s'avancer au galop... Je n'ai pas voulu m'évanouir et je ne me suis pas évanoui... j'ai voulu me lever: j'ai rassemblé toutes mes forces; je n'ai pas pu bouger... Ma poitrine est serrée dans un étau. Couché sur le brancard, j'ai senti qu'il pleuvait. L'aéro de la mission rasait le sol. Mon casque est tombé. Le médecin de bataillon est tout rouge de sang - un boucher. Dans le trou où j'attends, un autre crie... on vient... Oh! que de blessés!...
... Des tanks énormes vont à la bataille. Un blessé léger s'en va clopin-clopan vers l'arrière... que je l'envie!...
Me voilà revenu à mon point de départ, à 1500 mètres du nouveau front. Que suis-je allé faire là-bas?*

"Touché! Souvenirs d'un blessé de guerre" (C. Freinet), Atelier du Gué (réédition 1996)

Cité à l'ordre du régiment : "*Jeune aspirant qui s'est vaillamment comporté au combat du 23 octobre 1917. Très grièvement blessé en enlevant la position ennemie à la tête de sa section.*"

C'était au moulin de Laffaux dans le bois des Gobineaux, au Chemin des Dames.

La balle lui a troué le poumon droit, des complications ont suivi. (il ne fut pas gazé à Verdun comme beaucoup l'ont écrit, mais il souffrira toute sa vie d'insuffisance respiratoire).

Revenu de cette boucherie avec la haine de la guerre et le désir d'éduquer les enfants à l'autonomie et la responsabilité, il appliquera, développera et inventera les méthodes et techniques pédagogiques qui l'ont rendu célèbre.



Célestin Freinet et sa classe à Saint-Paul de Vence en 1933

Source : <http://www.amisdefreinet.org/blessure/index.htm>, textes rassemblés par Hervé Moullé

Les instituteurs dans la Résistance 1940-44

Après l'hécatombe de 14-18, les instituteurs (qui lui avaient payé un lourd tribut) ont majoritairement pris une orientation pacifiste. Leur tout jeune syndicat (devenu le SNI) a noué dès ses débuts des relations avec les enseignants d'Allemagne. "Ensemble ils ont créé la Fédération internationale des Associations d'Instituteurs, dont le but était de construire la paix. Ils ont cru aux vertus de l'enseignement de la jeunesse..." (Guy GEORGES, *Le Monde* du 28/08/2010). Cette orientation a été très mal vue par la droite militariste, qui leur a attribué la déroute de 1940. Pétain déclare en juillet 1940 : "Ce sont les instituteurs et les politiciens, plus que les militaires, qui ont mis la France à genoux" (*Le Monde* du 01/08/2010, J. Gautheret et Th. Wieder). Une des premières mesures de l'Etat Français fut de fermer les Ecoles Normales, puis de révoquer quantité d'instituteurs, de professeurs et d'inspecteurs.

Ces accusations de défaitisme ont été contredites par les faits : on honore à Vert-St-Denis la mémoire de **Ernest DIONET**, tué à l'ennemi à Saint-Mihiel (Meuse) le 16 juin 1940 (né le 19 mai 1902 à Brie-Comte-Robert, il avait 38 ans).

Nombre d'instituteurs ont rejoint la Résistance et ont pris le maquis. Les plus connus :



Georges LAPIERRE, fondateur de *'Ecole Libératrice* (revue pédagogique du SNI) et de nombreuses œuvres péri-scolaires (notamment *La Jeunesse au Plein Air*), secrétaire du SNI clandestin sous l'Occupation, membre du réseau de résistance Pierre Brossolette, mort en déportation à Dachau en 1945;

Joseph ROLLO, qui lui a succédé, résistant du réseau Libé-Nord, auteur d'un appel aux instituteurs sur Radio-Londres, mort en déportation (Neuengamme, 1945) ;

Henri AIGUEPERSE, secrétaire général du Comité de Libération de la Haute-Vienne, premier Secrétaire Général du SNI après la Libération ;

Edmond PROUST (ci-contre), fondateur de la MAAIF (devenue MAIF), chef de l'Armée Secrète du Sud-Ouest (pseudonymes Gapit, colonel Chaumette), ensuite engagé dans le 114^e R.I qui libéra La Rochelle et participa à l'occupation de l'Allemagne. Puis il reprit son métier d'instituteur dans sa petite école des Deux-Sèvres ;

(Source : http://amopa79.org/pages/conferences/edmond_proust)



Georges GUINGOUIN, créateur des premiers groupes de Francs-Tireurs Partisans (FTP) en Haute-Vienne. Colonel, chef de la brigade départementale de FFI (Forces Françaises de l'Intérieur), il libère Limoges, dont il sera maire de 1945 à 1947, puis il reprendra son métier d'Instituteur, mais devra affronter d'infâmes calomnies dont il sortira blanchi

(Source : http://www.ordredelaliberation.fr/fr_compagnon/445.html)

Pierre WECZERKA (1920-1944), instituteur à Chelles. En 1943, réquisitionné pour le STO (travail obligatoire en Allemagne), il fuit dans les Pyrénées et rejoint le maquis. Revenu à Chelles sous l'identité de P.H. Renaud, dénoncé, piégé dans une fausse mission, il sera fusillé avec 34 autres Chellois résistants à la cascade du Bois de Boulogne le 16 août 1944. Médaille militaire, croix de guerre avec palme. Un collège de Chelles porte son nom.

Sources : <http://www.weczerka.ac-creteil.fr/PierreWeczerkaBio.htm>

http://www.humanite.fr/1992-08-24_Articles_-LE-JEUNE-HOMME-SOURIANT



Et d'autres moins connus, comme M **BOUTEILLER** (le "Commandant Albert"), instituteur à Lagny

Les Quatre Normaliens

Un épisode de la Résistance en Côte d'Or

Destinée à intimider les résistants, l'exécution de cinq jeunes gens à Dijon, en 1942, eut l'effet inverse.

Le 10 janvier 1942, une bombe est lancée contre le foyer des soldats allemands, place du Théâtre, à Dijon. Elle ne fait aucune victime. Les Allemands bouclent le quartier et perquisitionnent, mais l'auteur de l'attentat n'est jamais retrouvé. C'est le point de départ d'une affaire qui reste dans la mémoire locale comme celle des "quatre normaliens" bien qu'en fait il s'agisse de cinq jeunes gens, le cinquième étant un ouvrier ébéniste, Robert Creux.

L'enquête

Les police française et allemande, agissant conjointement, mènent rondement l'enquête et identifient deux élèves de l'école normale d'instituteurs, Jean-Jacques Schellnenberger, né le 24 octobre 1922, et René Romenteau, né le 21 décembre 1921, comme étant ceux qui auraient fourni le mode de fabrication de la bombe. Elles démantèlent en même temps un réseau de fabrication et de distribution de tracts dont feraient partie deux autres normaliens, René Laforge, né le 7 novembre 1922, et Pierre Vieillard, né le 27 décembre 1921, ainsi que Robert Creux, né le 18 mars 1921. Tous étaient issus du même milieu modeste de petits fonctionnaires, gendarmes, enseignants, employés des postes. "La défaite, écrit leur professeur André Lamalle, avait fait d'eux des révoltés." Dès 1941, ils s'étaient affiliés à une organisation clandestine. René Laforge était originaire d'Arnay-le-Duc, où la rue dans laquelle se trouvait la maison de sa famille, porte aujourd'hui son nom. Schellnenberger avait perdu très jeune son père instituteur; sa mère s'était remariée avec l'écrivain régionaliste (également instituteur) Louis Coiffier.

Entre les mains de la police française

Romenteau est arrêté à Semur le 14 janvier, Schellnenberger aux Laumes le 16, Laforge et Vieillard à Dijon, dans leur classe, le 20, tous par des policiers français. C'est également la police française, dont certains éléments, à Dijon, sous la houlette du sinistre commissaire Marsac – lynché à la Libération –, étaient particulièrement zélés à l'égard de l'occupant, qui les interroge. Les conditions de détention sont sévères. Romenteau connaît le cachot, et Schellnenberger, contrairement aux autres et sans qu'on sache pourquoi, n'est pas autorisé à recevoir les colis de sa famille. Deux autres attentats s'étant produits pendant leur incarcération, l'un à Montceau-les-Mines, le 27 janvier, l'autre à Montchanin le 29, ils en sont déclarés "solidaires", selon un avis paru dans la presse.

L'exécution

Ce sont les Allemands qui se chargent de l'exécution, sans qu'il y ait eu même un simulacre de jugement. Les cinq jeunes gens apprennent, le 7 mars 1942, à 15 heures, qu'ils mourront le soir même. Ils écrivent alors à leurs familles. La lettre de René Laforge sera lue à la radio de Londres: "Mes dernières volontés sont que vous ne pleuriez pas trop tous. J'aurais aimé que mon corps repose dans le cimetière d'Épinac près de mes parents, mais je sais que c'est impossible. Vous irez dire à mon directeur d'École normale que je suis mort courageusement comme il sied à l'élève qu'il avait formé. Dites lui adieu tendrement de ma part. Je crois que l'heure approche. Je suis en train de fumer une dernière cigarette. Je regarde la mort en face et je n'ai pas peur." Les Allemands s'abstiennent de transmettre celles de ses camarades, mais on retrouvera dans leurs poches, les derniers billets, hâtivement griffonnés ("Sois courageux... Nous ne souffrirons pas...") qu'ils échangèrent. Ils sont fusillés l'un après l'autre, à 10 minutes d'intervalle, au stand de Montmuzard; Romenteau à 18h03, Vieillard à 18h12, Laforge à 18h20, Schellnenberger à 18h29, Creux à 18h39. Le feldcommandant Jahn écrit le lendemain au préfet de la Côte d'Or, qu'il est interdit aux familles de faire inscrire sur les tombes "une mention ou un symbole relatant l'exécution en tant que mesure expiatoire ou ayant le caractère de glorification politique du condamné à mort."

Les suites

L'affaire a un grand retentissement en Bourgogne et au-delà, d'autant que ces exécutions ne sont pas isolées (il y en a eu 18 au total à Dijon, rien qu'en janvier, qui provoquent une "douloureuse consternation dans la population locale.") A la fin du mois, un rapport du préfet ne peut qu'enregistrer non seulement "la disparition de tout esprit de collaboration, mais encore une haine sourde de l'occupant." Si l'objectif est de décourager les vocations de résistants, c'est le résultat inverse qui est obtenu. Un maquis créé l'année suivante à Arnay-le-Duc, par le docteur Nasica (tué en 1944), prend d'ailleurs le nom de René Laforge. Louis Coiffier consacre à ce drame un recueil de poèmes préfacé par André Lamalle, intitulé *Notre Coeur saignant*, qui devrait être prochainement réédité. Après la guerre un monument est érigé à Dijon à la mémoire des "quatre Normaliens" (plus un), dont le souvenir est encore vivace aujourd'hui dans la région, entretenu, par exemple à Arnay-le-Duc, par une cérémonie annuelle.

Didier Godard, 4 avr. 2010

Source : <http://2deguerremondiale.suite101.fr/article.cfm/les-quatre-normaliens>

Les instituteurs écrivains

La plupart des instituteurs ruraux étaient aussi des écrivains publics, puisque, secrétaires de mairie, ils étaient souvent sollicités pour rédiger des lettres administratives, des suppliques diverses. Mais l'écriture littéraire en a aussi tenté quelques-uns qui ont connu le succès et ont souvent quitté la profession pour vivre de leur plume.

Exemples :



Louis PERGAUD (1882-1915), Franc-comtois, auteur de "romans du terroir", prix Goncourt 1910 pour "*De Goupil à Margot*". Son livre "*La Guerre des Boutons*" (1912) reste le plus connu, notamment par le film qu'en a tiré Yves Robert (1962). Sa carrière littéraire fut brutalement interrompue par la guerre : il disparaît (son corps ne fut jamais retrouvé) lors d'une attaque le 2 avril 1915 à Marchéville en Woëvre près de Verdun.

source :B. Piccoli, <http://pergaudlouis.free.fr/>

Ernest PÉROCHON (1885-1942), instituteur dans les Deux-Sèvres. Lauréat du prix Goncourt en 1920 pour le roman "*Nène*", il quittera alors l'enseignement pour se consacrer à l'écriture dans sa résidence de Niort. Il y produira notamment des recueils de textes pour enfants largement utilisés dans les écoles : *Le Livre des Quatre Saisons*, les *Contes des Cent un matins*. Cardiaque, il avait fait une première crise sur le Front en 1914. La dernière l'emportera à 57 ans, sous l'Occupation où il faisait l'objet d'une surveillance par la Gestapo, deux de ses romans ayant été interdits. L'école primaire où il fut élève est maintenant une école-musée (www.tournivelle.fr).



Georges NIGREMONT (pseudonyme de **Léa VÉDRINE**) 1885-1971, originaire de St Georges Nigremont (Creuse). Institutrice puis Inspectrice des Ecoles Maternelles (seule option d'inspection pour les femmes à l'époque), elle a écrit des romans régionalistes et pour la jeunesse, dont le plus connu est *Jeantou, le maçon creusois* (1936).

René-Guy CADOU (1920-1951), fils d'un instituteur breton, instituteur lui-même, notamment à Clisson (Loire-Atlantique).

Poète des souvenirs d'enfance : *La vieille classe de mon père*

Pleine de guêpes écrasées

Sentait l'encre le bois la craie...

mais aussi de l'amour

Tu traverses la nuit plus douce que la lampe

Tes doigts frêles battant les vitres de ma tempe



et de la révolte contre les atrocités des nazis

Ils sont appuyés contre le ciel

Ils sont une trentaine appuyés contre le ciel

Avec toute la vie derrière eux

(les Fusillés de Chateaubriant)

A Ravensbrück en Allemagne

On torture on brûle les femmes

On leur a coupé les cheveux

Qui donnaient la lumière au monde

Célèbres descendants d'instituteurs

Le métier d'instituteur a souvent été le premier échelon de la promotion socio-culturelle. Les bons élèves de la Communale (enfants de paysans, d'ouvriers, d'artisans ou petits commerçants), repérés par leurs maîtres et maîtresses d'école, étaient encouragés à poursuivre une scolarité au-delà du Certificat d'Etudes. Il fallait souvent des démarches de l'enseignant pour obtenir l'accord de la famille, l'attribution d'une bourse (par concours jusqu'en 1945). Albert CAMUS, dans son ouvrage posthume *Le Premier Homme*, en remercie son instituteur sans lequel il n'eût jamais accédé aux études secondaires. Après la classe de 3^e, l'Ecole Normale d'Institutrices (-teurs), sans frais d'études ni de pension, était une voie privilégiée. A la génération suivante, on gravissait encore un échelon : nombre de personnalités des lettres, des arts, de la politique sont nés de parents enseignants du Primaire ; certains sont aussi passés par une Ecole Normale, mais Supérieure (Ulm, Sèvres, St Cloud, Fontenay) !

Quelques exemples :

ALAIN-FOURNIER (Henri-Alban Fournier, 1886-1914), né à l'école de La Chapelle d'Angillon (Cher) où ses parents étaient instituteurs. Ecrivain, auteur du célèbre roman *Le Grand Meaulnes*, il fut tué au combat dès le début de la guerre de 1914. L'école d'Epineuil le Fleuriel (Cher) où il a vécu, comme élève et comme habitant du logement de fonction de ses parents, de 1891 à 1898, est maintenant une école-musée ainsi qu'une maison d'écrivain (<http://grandmeaulnes.free.fr>).



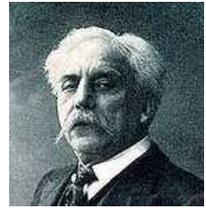
Marcel PAGNOL (1895-1974), fils de Joseph, Instituteur des Bouches-du-Rhône. Ecrivain, cinéaste (*Marius-Fanny-César, La Femme du Boulanger, Topaze*), il raconte son enfance en trois livres : *La Gloire de mon père, le Château de ma mère, Le Temps des Secrets*. Académicien en 1946.

Jules ROMAINS (1885-1972) nom de plume de Louis Farigoule, né en Haute-Loire d'un père instituteur. Auteur de la saga *Les Hommes de Bonne Volonté*, de *Knock*, de *Les Copains ...* Académicien en 1946.



Henri MONDOR (1885-1962), fils d'un instituteur du Cantal. Grand chirurgien (le CHU de Créteil porte son nom), membre de l'Académie de Médecine (1945), de l'Académie Française (1946), de l'Académie des Sciences (1961). Ce fut aussi un grand lettré, passionné de poésie et auteur de plusieurs études sur Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Valéry.

Gabriel FAURÉ (1845-1924), compositeur,
père instituteur à Pamiers (Ariège)



Georges POMPIDOU (1911-1974), de mère institutrice et père professeur. Premier ministre puis président de la République (1970-1974).

Pierre MAUROY (1928 -), père instituteur. Premier Ministre de F. Mitterrand de 1981 à 1984, longtemps maire de Lille



Jacques CHIRAC (1932 -), petit-fils de Louis Chirac, instituteur en Corrèze.

Premier ministre puis président de la République (1995-2007)

Alain PEYREFITTE (1925-1999), fils et petit-fils d'instituteurs de l'Aveyron. Diplomate, député, ministre (Information, Education qu'il quitta en mai 1968, Justice où il dut gérer l'affaire Boulin), écrivain (*Quand la Chine s'éveillera*), maire de Provins (1965-1997).



Raymond BUSSIERES (1907-1982), père instituteur normand. Acteur au théâtre et au cinéma (*Casque d'Or*, entre autres)



La Maison d'Ecole de Pouilly le Fort

Association loi de 1901
pour la conservation du patrimoine scolaire

77240 VERT SAINT DENIS

Tél. 01 64 52 52 72

<http://ecolepouilly.free.fr>